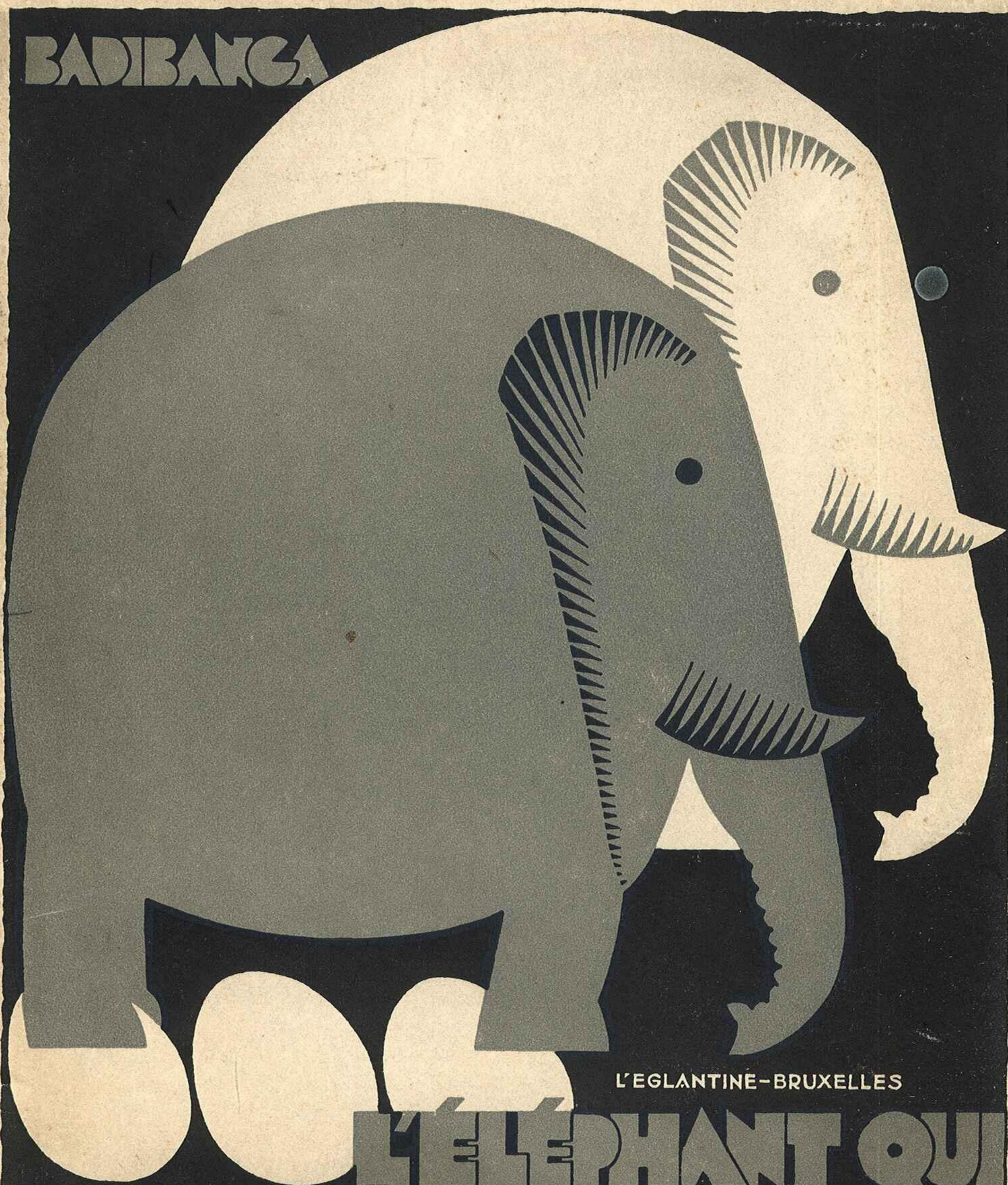
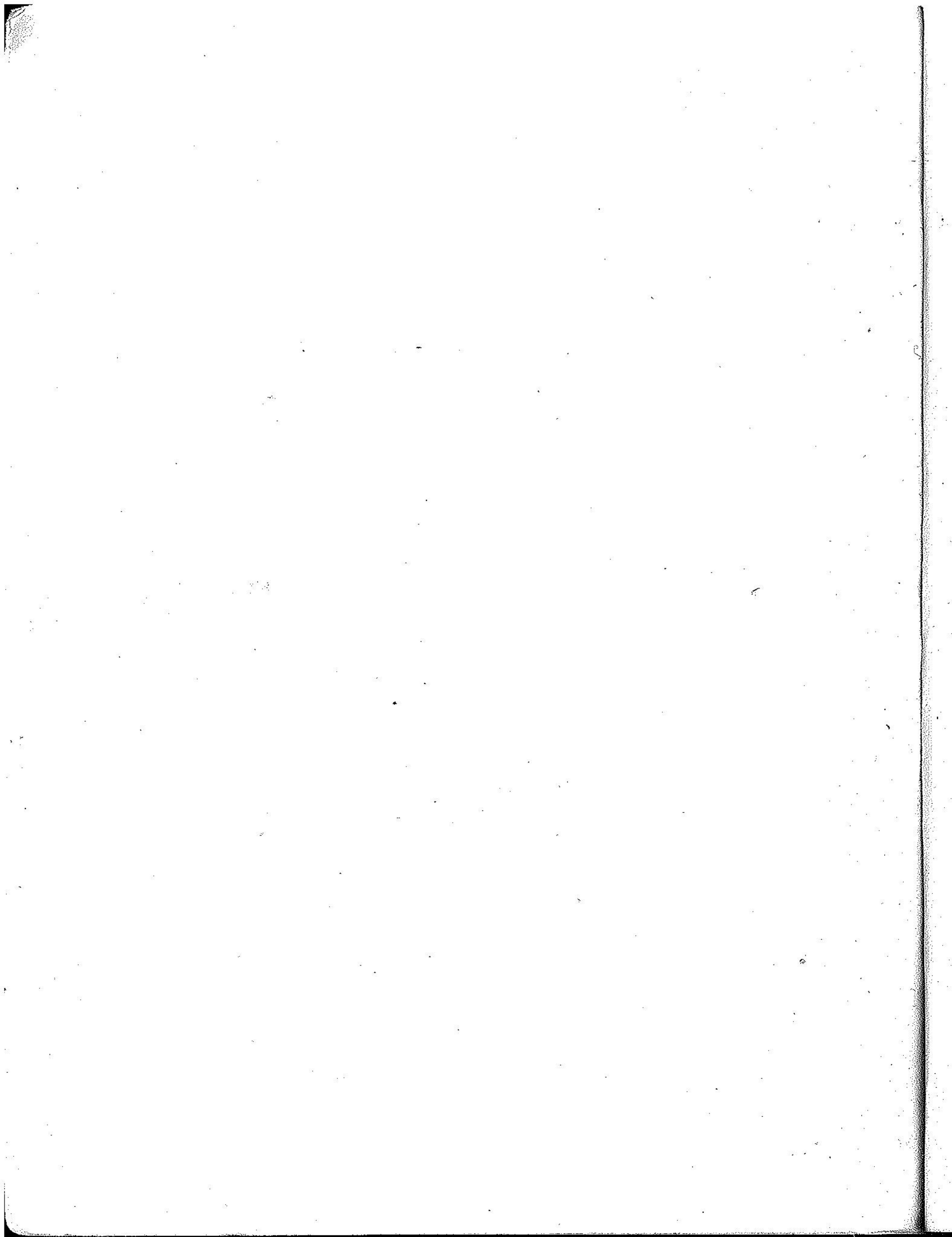


BADIBANGA

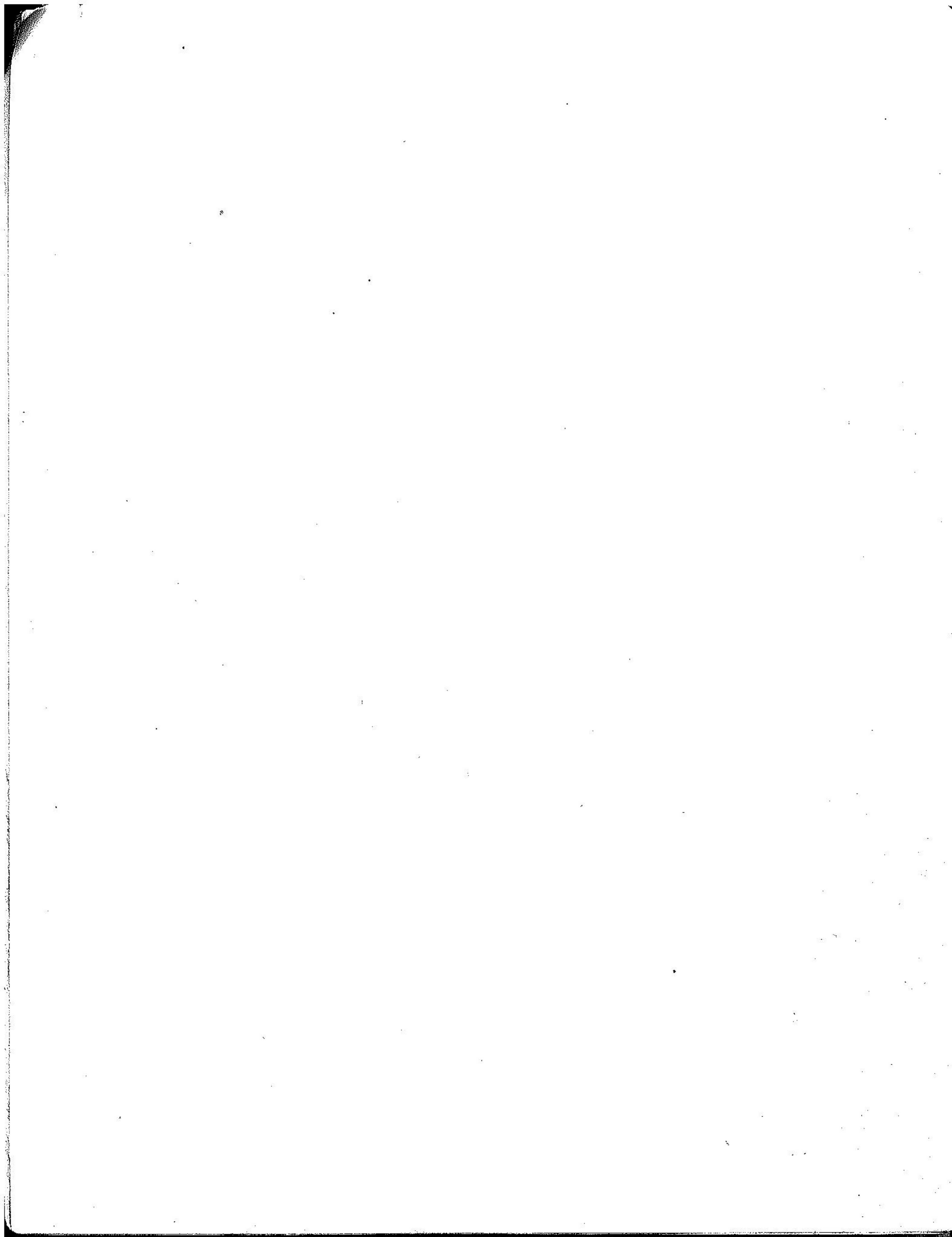


L'EGLANTINE-BRUXELLES

L'ÉLÉPHANT QUI
MARCHE SUR DES OEUFS



01/10 6224





**L'Éléphant
qui marche sur des Œufs**

Quelques publications de G.-D. Périer :

MOUKANDA (Anthologie coloniale)

NEGRERIES (Essais et réflexions sur les influences nègres)

NOTES DE LITTÉRATURE COLONIALE (Panorama littéraire de
la colonisation belge)

UN AVANT-POSTE DE LA CIVILISATION (traduction d'une
nouvelle de Joseph Conrad)

De G. Dulonge (à paraître) :

IMAGES CONGOLAISES

NOTES SUR L'ART VIVANT DES NOIRS

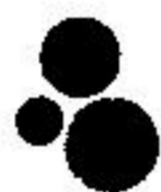
LUBAKI, DJILATENDO ET QUELQUES AUTRES ARTISTES NOIRS.

Badibanga

**L'Éléphant
qui marche sur des Œufs**

Préface de G.-D. Périer et G. Dulonge

Illustrations de Djilatendo



L'EGLANTINE
BRUXELLES
1931

Il a été tiré de cet ouvrage :
dix exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés de 1 à 10 et
cinquante exemplaires sur vergé de Lorraine, numérotés de 11 à 60.

PREFACE

L ne manque pas d'ouvrages sur le Congo et ses habitants. Mais ils ont tous été composés par des Européens, car les indigènes, la plupart illettrés, n'en écrivaient pas encore. Il se fait qu'ainsi nous n'avions jamais que l'opinion des Blancs sur les Noirs. Cependant, nous sommes désireux de connaître également ce que pensent ces derniers. Ils forment une population de dix à douze millions d'individus dans la Belgique africaine, c'est-à-dire trois ou quatre millions d'âmes de plus que dans notre propre pays.

Ce sont des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants qui ont des usages et des coutumes comme les autres humains de l'univers. Pendant des siècles, ils ont fabriqué eux-mêmes les armes, les outils, tous les objets, en somme, nécessaires aux besoins de leur vie et de leurs occupations villageoises. Quand on visite le Musée de Tervueren, où se trouve réunie la plus abondante collection de ces témoignages concrets, le regard est surpris, d'abord, de leur diversité, puis enchanté par l'imagination qui a présidé à leur confection. Où trouverions-nous encore, dans nos ménages, des ustensiles journaliers aussi joliment décorés? On se croirait devant des jouets merveilleux ou plutôt en face des accessoires d'un étonnant théâtre d'aventures. Et quand on interroge les savants sur l'origine de ces travaux curieux, ils répondent invariablement : « Nous connaissons les races, mais point les noms des artisans qui les ont réalisés. » Ils ajoutent fréquemment : « Tout cela appartient au passé de l'humanité noire, dont

les arts et métiers n'existent plus ou sont près de disparaître devant les perfectionnements de la civilisation. »

Toutefois, ces ivoires sculptés, ces masques, ces statuettes de rois bakuba, ces coupes en forme de têtes, ces velours végétaux aux géométries multiples et aux couleurs délicates ont gardé un tel rayonnement que les artistes modernes d'Europe y ont puisé des motifs de renouveler leur inspiration. L'art nègre a exercé une influence marquante sur les arts européens.

C'est une raison de plus pour s'intéresser à ce que pense l'homme de couleur. Il n'est pas facile de savoir comment il juge les Blancs. Mais, cher lecteur, tenez pour assuré que le premier ne considère pas les seconds comme des êtres toujours supérieurs. Devant les marques de respect ou de soumission que lui témoignent les indigènes, le voyageur occasionnel s'imagine volontiers qu'il passe à leurs yeux pour une créature dont la supériorité leur impose. Sans doute le Noir reconnaît au Blanc certaines aptitudes, dont le premier est dépourvu. Par ailleurs cependant, l'indigène a parfaitement conscience des qualités particulières, plus développées chez les gens de sa race que chez les hommes au visage pâle.

Sa morale n'est pas nécessairement inférieure à la nôtre. Il distingue le bien du mal. Sa conception de l'ordre naturel et de la société s'exprime dans les innombrables légendes, qui se racontent dans tout le Congo, depuis le Mayumbe jusque dans le territoire du Ruanda-Urundi, ajouté à notre colonie depuis la guerre. Les contes et les fables de la brousse renferment la science, la philosophie et l'humour des nègres.

Pas de meilleur moyen pour pénétrer la mentalité primitive que d'écouter les récits, qui se racontent le soir autour des feux du campement. Le grand explorateur Stanley se plaisait à les entendre et il en a rassemblé plusieurs dans un livre intitulé : Mes compagnons noirs et leurs contes étranges.

Il n'est pas facile pour un Blanc d'assister à ces récitations. Il faut avoir vécu longtemps parmi les indigènes, avoir gagné leur sympathie pour qu'ils vous découvrent le trésor de leurs traditions et les apologues, où se reflète la sagesse des anciens.

Peuple de chasseurs, les Congolais accordent aux bêtes les vertus et les vices des humains. Comme tous les peuples vivant près de la nature, ils aiment le surnaturel et c'est, à l'heure où le soir d'Afrique transforme en féerie le paysage tropical, qu'ils répètent les historiettes fabuleuses de leur pays. Ils les répètent vraiment comme des auteurs qui se placent dans la peau de leurs personnages. Ils imitent le léopard bondissant sur sa proie, l'éléphant qui balance sa trompe. Ils reproduisent le bruit de l'arbre qui s'abat ou le murmure de la rivière. Si le fabuliste nègre attend la nuit pour donner libre cours à son imagination, c'est qu'alors s'éveille le monde des esprits et que, suivant un dicton populaire, ceux-ci ne permettent pas de raconter des histoires pendant le jour, sous peine de changer le conteur en lézard.

Voici donc le moment propice. La nuit est blanche. Une lune glacée peint à la gouache les feuilles et les huttes. On prendrait les bananiers pour des spectres en vestes blanches. A l'horizon, un tam-tam chante. Dans la savane, au bord de la grand'route du Kasai, de petits feux brillent, laissant traîner leur fumée âcre. La brousse sent la peau fauve et le bois brûlé. C'est l'heure où des nègres au parfum de café vert, assis à terre ou sur des chaises longues, boivent du « malafu » et racontent des historiettes. Des rats entrent dans les cases et en sortent, comme s'ils étaient chez eux. Les fourmis dorment. Les poules rêvent. On parle du serpent qui se dispute avec le bananier, de la dernière farce jouée aux singes par la mangouste. Quelqu'un explique pourquoi l'éléphant a une trompe aussi longue. Un autre, pourquoi la lune s'est querellée avec le soleil.

Tout autour s'étend l'immensité impressionnante. Sous l'ombre

règne une activité mystérieuse et cocasse. La lueur du ciel lunaire caresse le pelage laiteux du léopard, révèle des ménages d'oiseaux qui sommeillent étrangement dans les arbres. Elle photographie le drame des bêtes de la forêt, des animaux qui s'hypnotisent tandis qu'un félin miaule au sommet d'une termitière. Puis, la dernière étoile glisse derrière l'horizon. L'aube verte s'allonge et tous les oiseaux réveillés volent chercher leur nourriture, en frissonnant dans les palmiers froids.

C'est ce monde de bêtes et d'esprits hantant la campagne, qui impressionne vivement les Noirs et alimente toute leur littérature orale.

Dans le district du Kasai, spécialement pour les tribus Lulua, la mangouste est la plus intelligente des bêtes. Petite comme un rat, c'est elle cependant qui joue des tours aux autres animaux.

Dans les fables congolaises, les animaux, tout comme les Noirs, mangent en se servant de casseroles et se lavent au savon de toilette. Pour eux, la sorcière est une vieille négresse, Kakaji Kakulu, appelée aussi Monké Miséré au Katanga. Dans sa hutte, cachée par les ricins, sous la toile d'araignée des palmes, elle donne des conseils singuliers à tous ceux qui viennent la consulter.

Tels sont les héros de ces histoires, où s'évoque le merveilleux. On y voit des chemins qui mangent, des herbes qui pleurent, des têtes sans bras ni jambes sautillant sur le sentier comme des figures d'hôpital, des corps mutilés grimpant aux palmiers, des génies, « les mushishi », le jour discutant avec la chèvre. A entendre ainsi les indigènes, le Congo serait l'endroit de l'univers le plus peuplé de revenants.

Et les fables de Badibanga nous transportent dans ce pays fantastique. Son manuscrit, couvert d'une fine anglaise, est le premier de l'espèce.

Originnaire de Luluabourg, ancien élève des « monpères », Badibanga exerce la profession de tailleur. Pour son métier, il s'aide d'une machine à coudre Singer, à manivelle. Il vend des œufs, coupe les cheveux et répare les vélos. Dernièrement, il s'est mis en tête d'écrire au crayon les fables de sa tribu. Sauf parfois un mot impropre ou mal placé dans une phrase ainsi devenue obscure, rien n'a été changé ni au français, ni au style de ces pages sans littérature. Pour les illustrer, Djilatendo a peint les animaux qu'il rencontre tous les jours. C'est un artiste modeste. Il vit sous un manguier ensoleillé. Là, assis sur une touque d'essence, il trace des silhouettes animales. Sur ses cartons, apparaissent des éléphants à la queue ornée de poils raides, aux grosses pattes à caoutchouc Wood-Milne, et aussi des araignées, des soleils, des arcs-en-ciel.

Badibanga vous offre cet album d'images, éloquentes et fleuries, comme un nègre nu qui a cueilli une orchidée dans la sauvagerie délicieuse du Congo moderne.

G.-D. PÉRIER et G. DULONGE.

¹ C'est ainsi que les indigènes désignent les missionnaires qui donnent l'instruction dans les écoles.

